

Langue française, femmes invisibles ?

Le débat sur les violences faites aux femmes est vif ces derniers temps. Il semble qu'une certaine forme de déni soit enfin remise en cause. Sauf, apparemment, sur les questions linguistiques. La façon dont une langue rend compte de la réalité sociale n'est pourtant pas innocente.

Yves Martens (CSCE)

Pour une fois, je vais utiliser le « Je ». Parce que je vais essayer de donner ici un point de vue personnel, de quelqu'un qui aime écrire et lire et qui est très soucieux des inégalités et des processus de domination, sur un sujet qui n'a pas encore fait l'objet d'un vrai débat de fond au sein de notre rédaction. Quel est donc ce sujet si délicat ? Il ne s'agit pas du sexe des anges mais de celui (ceux?) de la langue française. Par le prisme du débat du moment, l'écriture dite inclusive.

La solution ?

Bien avant que le sujet soit à l'ordre du jour, j'ai été attentif au problème d'une langue qui traduisait mal voire pas du tout ce que je voulais dire. Et, entre autres, au fait que les mots utilisés et les règles de la grammaire invisibilisaient souvent les femmes. Pour y remédier, j'ai vite renoncé à l'usage des parenthèses. Vouloir rendre visible en mettant entre parenthèses ou même entre crochets me semblait contradictoire. Le tiret me semble moins problématique, c'est ce qu'utilisent principalement jusqu'ici les contributrices et contributeurs d'*Ensemble !* qui veulent manifester leur adhésion à une écriture plus égalitaire. Même si on m'a rétorqué que le tiret c'est comme dire que les femmes sont à la remorque, à la traîne, à une place toujours seconde. Le point milieu, proposé par l'écriture inclusive, a cet avantage de proposer une solution nouvelle et donc moins connotée. Reste qu'il est aussi à la suite, comme relégué, problème sans doute insoluble. J'avoue que

j'utilise souvent les majuscules pour mettre en évidence (*lire l'article p. 56*). On m'a dit que c'était « moche, que ça cassait la mise en pages » et autres arguments essentiellement esthétiques qui sont utilisés aussi à l'encontre du point milieu. Pour varier et éviter d'alourdir, il est aussi possible d'utiliser des termes comme « les personnes » ou de dire « les travailleuses et les travailleurs » ou d'expliquer pourquoi on opte pour le féminin quand le pourcentage d'hommes est marginal. (1) Nous optons souvent pour ces solutions. Bref, on sent bien que l'usage est encore hésitant et que le point milieu, s'il apporte une solution (surtout une fois qu'il sera intégré à nos claviers) ne sera pas

grande majorité des cohabitants sont des...» jusqu'à ce que les participant-e-s me disent «des femmes». Je répète ça avec les divers exemples concernés et dès la deuxième ou maximum troisième fois, le public réagit en chœur. Il y a plein de choses que l'on dit différemment qu'on ne les écrit, cela ne constitue pas un obstacle.

Pas une priorité

Ce combat est balayé sous prétexte qu'il ne s'agirait pas d'une priorité dans la lutte contre les inégalités entre les femmes et les hommes. Ce genre d'argument sort souvent de la bouche de personnes qu'on voit rarement se mobiliser sur les sujets qui seraient eux prioritaires (n'y en aurait-il aucun?) et me fait penser à ceux qui hurlent « Et nos SDF ? » lorsque l'on aide les migrants. Plus fondamentalement, je m'étonne que des personnes qui trouvent que des questions de langue ne seraient pas cruciales s'émeuvent autant que l'on

ose toucher aux sacro-saintes règles du français. Les linguistes les plus conservateurs et l'Académie française (qui n'accueille pas de linguistes) ne s'y trompent pas et montent au créneau avec une virulence incongrue si le sujet était anodin. Et les violences plus graves ne commencent-elles pas souvent par le langage ? Elles y trouvent même souvent leur fondement comme l'exprime ma fille dans le dessin qui illustre ce papier. C'est d'ailleurs sa sensibilité à ce sujet qui m'a convaincu d'écrire cette analyse. Si ça parle à une ado de quinze ans, m'est avis que ce n'est pas une lubie d'intellectuel rêveur...

Les violences les plus graves ne commencent-elles pas souvent par le langage ?

nécessairement la panacée. Mais on ne pourra le dire vraiment qu'à l'autopsie. En attendant, est-ce une expérience utile voire nécessaire ?

Oral versus écrit

Les opposants évoquent la difficulté de l'application à l'oral. Ce qui me semble méconnaître totalement l'usage différent que l'on fait de la langue à l'écrit et à l'oral. Si par exemple, j'écris « la (grande) majorité des cohabitants sont en fait des cohabitantEs », à l'oral, dans un débat ou une formation, je dirai en jouant sur l'interactivité : «cette mesure vise principalement les cohabitants et la

La facilité de lecture

Il est évident qu'un texte truffé de points milieu, de « trices » ou « euses », sera moins lisible, même si c'est aussi une question d'habitude. Les premiers lecteurs confrontés à des signes comme @ et # ont souvent été décontenancés et personne n'a crié à la catastrophe ni déclaré le français en « péril mortel » comme l'Académie l'a fait à propos de l'écriture inclusive. Les obstacles sont annoncés comme insurmontables pour les aveugles, les dyslexiques et tou-te-s celles et ceux qui éprouvent des difficultés de lecture. A nouveau, je me demande ce que ceux qui s'érigent soudainement en défenseurs de ces publics fragilisés ont fait ou font par ailleurs pour eux. En outre il est quand même piquant de constater que la plupart de ceux qui brandissent la complication de la langue qu'induirait l'écriture inclusive sont souvent les mêmes qui refusent sa simplification sous prétexte d'élitisme ou de tradition.

Rappelons enfin que le problème fondamental n'est pas de rajouter des formes féminisées partout, comme cela a été caricaturé dans certains médias, mais bien de lutter contre l'invisibilisation des femmes, en particulier là où elles sont majoritaires. Comme l'écrit Irène Kaufer : « *Moi, ce qui mécorche les yeux, c'est de lire*

indifférencié (Goosse, le genre de Grevisse qui a pris sa relève) ou un genre non marqué (l'Académie française). Tout ça tient de l'imposture et de la justification tardive. Grevisse n'a jamais parlé de son vivant (il est décédé en 1980) dans son célèbre ouvrage de genre indifférencié et expliquait l'accord de l'attribut sans ambages : « *S'il se rapporte à plusieurs noms ou pronoms de genres différents, il se met au masculin pluriel* ». Goosse modifie l'explication de la règle avec cette formule alambiquée : « *Le genre masculin n'est pas seulement le genre des êtres mâles, mais aussi le genre indifférencié, le genre asexué* ». L'Académie déclare en 1984 : « *Le genre dit couramment "masculin" est le genre non marqué, qu'on peut appeler aussi extensif en ce sens qu'il a capacité à représenter à lui seul les éléments relevant de l'un et l'autre genre.* » Quand bien même ce serait vrai, et je maintiens que cette qualité soi-disant neutre, indifférenciée ou non marquée est fautive et est une justification récente (des années 80), comment considérer que ce « masculin universel », comme l'appelle Irène Kaufer, ne pose pas problème ? (3) L'Académie, se basant sur ces prémisses mensongères, osait même prétendre, pour



lution. Mais, pour en discuter sereinement, il faut me semble-t-il sortir du négationnisme qui prétend que la langue française n'est pas sexiste. Tout en estimant que « *l'écriture inclusive est vouée à l'échec* », le grand linguiste Alain Rey admet que : « *Ce problème de la représentation de l'égalité homme-femme à l'intérieur de la langue est réel et important. La langue est évidemment machiste. Elle représente mille ans d'expériences collectives, beaucoup de choses sont inscrites dedans, dont l'absence de neutre en français, que le masculin a tenté de remplacer.* » (4) Sans compter que le sexisme du français n'est pas que dans les règles d'accord. Un péripatéticien est en français un homme partisan de la doctrine d'Aristote alors qu'une péripatéticienne est une prostituée... □

Il faut sortir du négationnisme qui prétend que la langue française n'est pas sexiste.

des passages sur les « *parents qui élèvent seuLS leurs enfants* » ou « *les travail-leuRS en temps partiel* », alors que cela efface plus de 80% des personnes concernées, qui sont des femmes ». (2)

La neutralité

On nous dit pourtant que le fait que la grammaire nous impose d'écrire « *Cent femmes et un chien sont sortIS du métro* » ne serait pas excluant. Ceux qui justifient cette aberration affirment que, dans ce cas, l'accord de « *sortIS* » ne serait pas la marque d'une invisibilisation de cent femmes par un seul chien mais bien, selon les versions, un « neutre qui nous vient du latin » (alors que le neutre n'existe pas en français), un genre

contester la féminisation des noms de métiers : « *Il en résulte que pour (...) mettre les hommes et les femmes sur un pied de complète égalité, on devrait recommander que (...) les termes du genre dit « féminin » – genre discriminatoire au premier chef – soient évités ; et (...) qu'on préfère pour les dénominations professionnelles le genre non marqué.* » Plus de trente après, je connais encore des femmes qui ont grimpé dans la hiérarchie refuser par exemple qu'on les appelle « Madame la Receveuse » mais exigent qu'on dise « Madame le Receveur »...

Non au négationnisme

Certes il se peut que l'écriture dite inclusive ne soit pas LA (bonne) so-

(1) Option choisie par mon collègue Gérald Hantiaux, qui s'en explique en note, pour parler d'infra-mièrès dans son article in *Ensemble !* n°94, p.20

(2) Article sur le blog <http://www.irenekauffer.be>

(3) On ne m'ôtera pas de l'idée que ces contorsions visent à rendre plus « politiquement correcte » une idéologie qui ne se cachait pas dans le passé et a bel et bien opté pour une langue où « le masculin l'emporte ».

(4) Interview publiée sur le site du *Figaro* le 23 novembre 2017